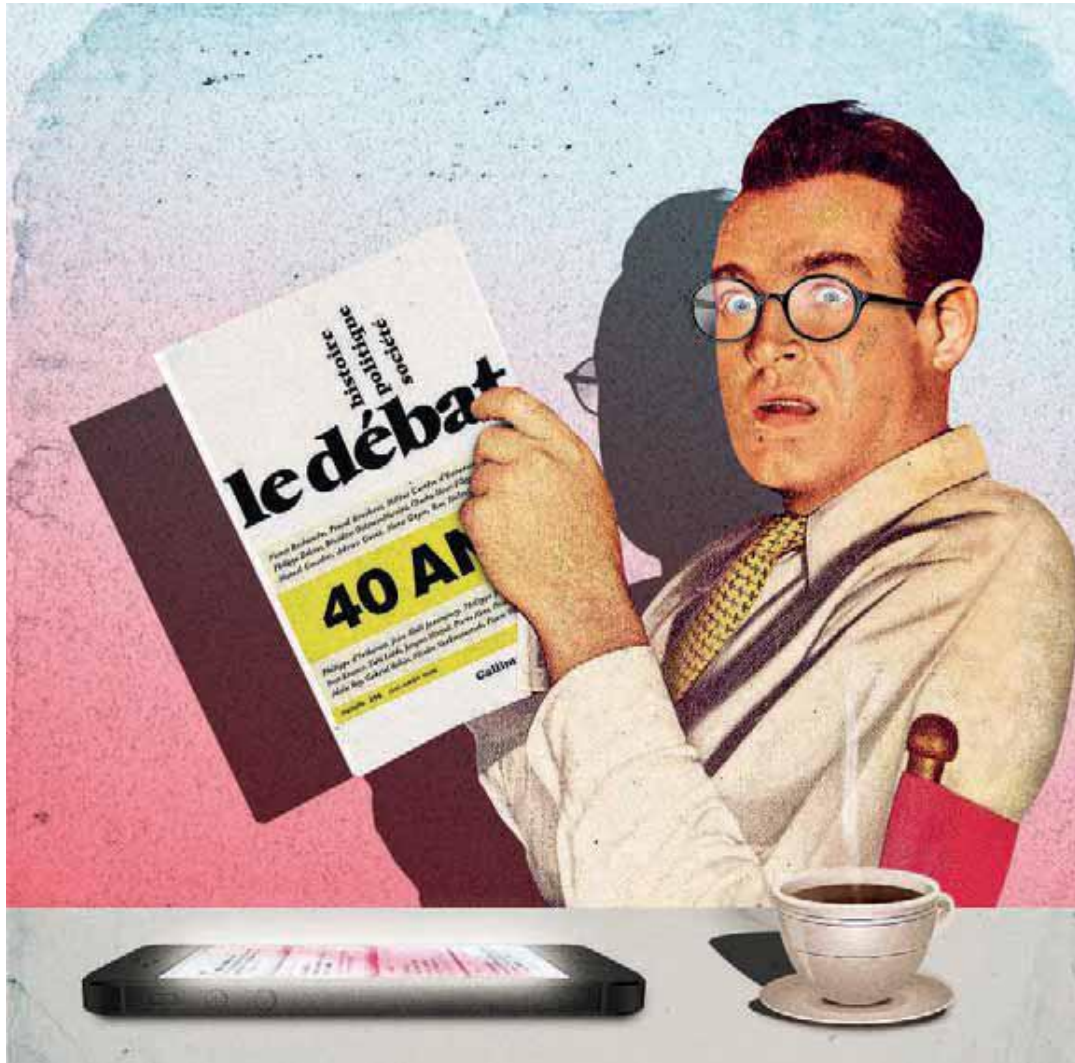


IDEES

"Les élites dirigeantes sont devenues incultes"

CAROLE BARJON et RÉMI NOYON



Fondé par Pierre Nora, "le Débat" fête ses quarante ans... en annonçant la fin de sa parution. Cheville ouvrière d'une revue qui a longtemps incarné le pouvoir intellectuel, le philosophe et historien Marcel Gauchet explique cette décision radicale

Curieux anniversaire... Au moment où vous soufflez les quarante bougies du « Débat », vous annoncez, avec Pierre Nora, que la revue cesse de paraître. Pourquoi cette décision?

Parce que nous sommes obligés de constater que l'instrument ne remplit plus la fonction que nous en attendions. Le monde a beaucoup changé en quarante ans, c'est l'objet de ce dernier numéro, et la vie intellectuelle a changé avec lui. Lorsque nous avons lancé « le Débat » en

1980, nous anticipions sur la fin de la confrontation Est-Ouest « bloc contre bloc », démocrates contre totalitaires. Un espace s'ouvrait pour des discussions plus apaisées, des controverses approfondies.

Aujourd'hui, la vie publique se résume à des polémiques médiatiques où l'on se contente d'asséner des affirmations dont la véhémence vaut preuve. Cela ne laisse plus beaucoup de place pour une argumentation développée. Nous prenons acte du fait que le modèle de la revue généraliste classique, qui paraissait reprendre tout son sens au moment de la création du « Débat », est marginalisé par l'évolution générale. Par ailleurs, le numérique cannibalise l'idée même de revue. Nous aurions pu continuer « pour l'honneur ». Nous avons préféré tirer les conséquences des analyses mêmes que nous étions amenés à publier : cet outil n'est plus adapté à l'époque. Il faut trouver une autre formule. Si nous arrêtons « le Débat », c'est pour chercher d'autres voies éditoriales.

p. 68 "Le Débat" est mort, vive le débat !SOMMAIRE

Pourquoi cet outil n'est-il plus adapté à l'époque?

Une revue est une personnalité intellectuelle. C'est un ensemble cohérent de textes de réflexion qui tentent de cerner toutes les dimensions d'un sujet donné en l'analysant sous des angles d'attaque différents. Or, le numérique tue cette cohérence. Dans son espace n'existent plus que des textes individuels faits pour rencontrer des intérêts singuliers. Le numéro de revue ne compte plus. Les internautes ne lisent qu'un seul article. Ils choisissent celui qui les concerne directement et ignorent le reste. La montée de l'individualisme dans la société a aussi des conséquences dans le domaine des idées... Les gens ont des centres d'intérêt de plus en plus pointus et exclusifs. Au reste, ce qui nous a frappés, c'est que cela touchait même nos auteurs qui nous avouaient ne pas lire l'ensemble des textes!

La recherche d'une vision d'ensemble ne mobilise plus l'attention. Or, c'est précisément cette vision d'ensemble que nous souhaitons apporter aux lecteurs. C'était l'un des principes fondateurs du « Débat » : mettre en perspective un fait ou une idée en creusant ses différents aspects; permettre au lecteur de prendre du recul, de la hauteur; lui donner à voir les connexions entre plusieurs questions et lui permettre d'appréhender la complexité d'un sujet dans son ensemble.

Tout de même, n'est-ce pas une décision étrange au moment où, compte tenu de l'état du monde, de ses transformations et de l'évolution des sociétés, beaucoup de gens semblent déboussolés?

Une chose est d'être déboussolé, autre chose est de chercher une boussole. La logique

voudrait effectivement que l'obscurité de la situation suscite en retour une forte appétence pour des analyses « au long », du type de celles que proposait « le Débat ». Mais je ne suis pas du tout certain que cette demande existe et que les gens cherchent réellement des repères. Je constate plutôt le contraire.

C'est-à-dire?

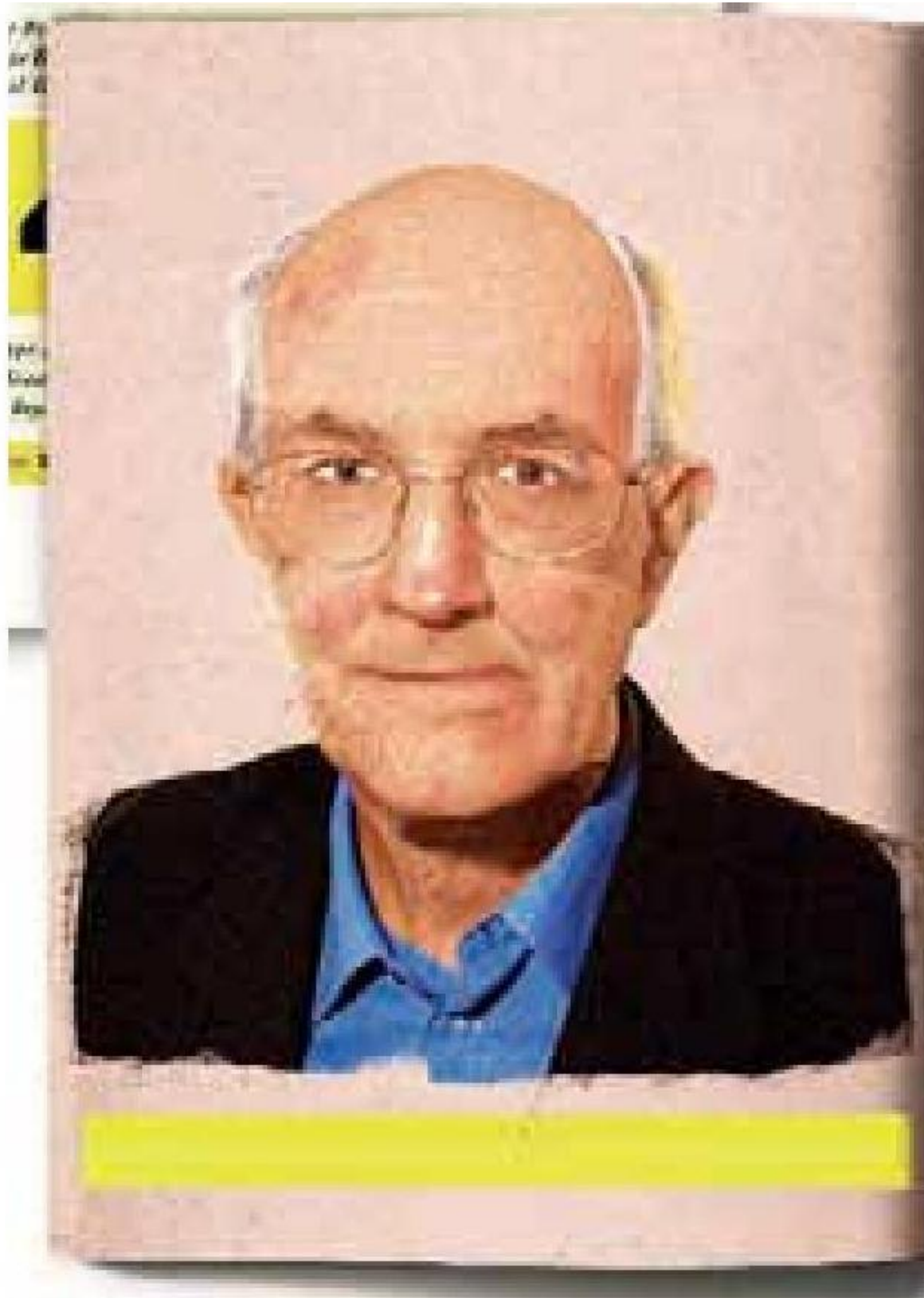
« Le Débat » a gagné son pari en ce sens que la revue est parvenue à installer le principe de la discussion, mais elle a perdu par rapport à l'évolution du champ intellectuel. Notre programme était tout simplement humaniste, selon le vieux principe « Rien de ce qui est humain ne nous est étranger ». Nous avons essayé d'offrir à nos lecteurs une vision en profondeur des grandes questions politiques, sociétales ou internationales, nous nous sommes efforcés de permettre à chacun de comprendre comment un sujet précis peut s'inscrire dans un ordre plus global, ce qu'on peut qualifier en somme de « généralité démocratique ». Aujourd'hui, chacun privilégie son centre d'intérêt, et lui seul. Et la solution dominante est la fuite dans la débrouille privée, loin de ces questions qui prennent inutilement la tête.

Il n'y a plus de curiosité intellectuelle?

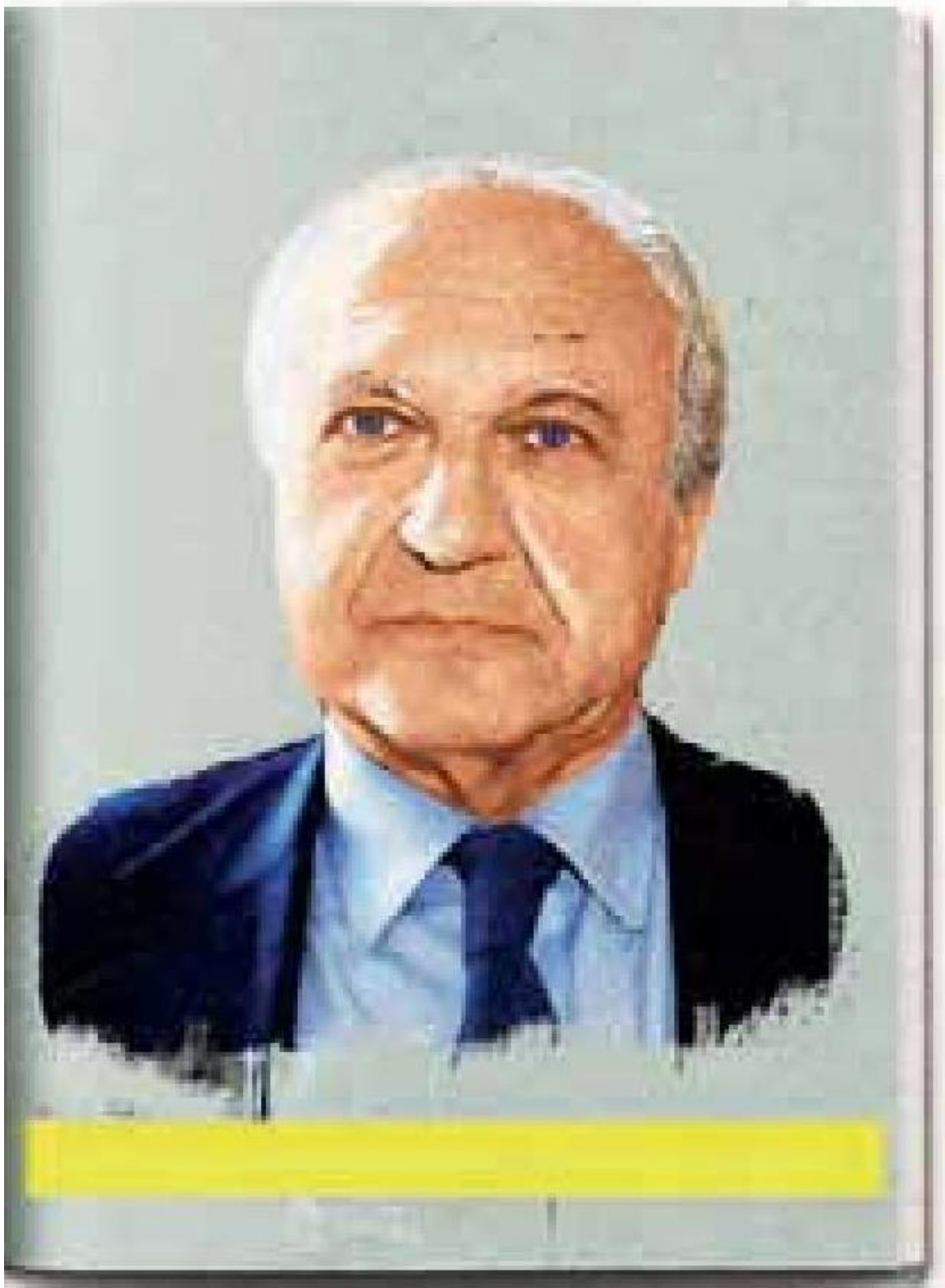
Il y a une perte de curiosité pour ce qui est général, il n'y a plus de curiosité encyclopédique. C'est le triomphe des hyperspécialistes, des techniciens et des experts. Le problème est que cette montée en puissance de l'« expertocratie » suscite un malaise démocratique. Car les « expertocraties » sont elles-mêmes divisées, et les citoyens ressentent en outre que ces analyses sectorielles font partie d'un tout que plus personne ne sait expliquer. D'où des frustrations qui nourrissent la radicalité et la violence, au moins verbale.

Mais les lecteurs du « Débat » sont en principe des gens cultivés, une élite...

Cette élite était caractérisée par une certaine homogénéité non de doctrine mais de curiosité. Elle se sentait la responsabilité du sort commun, avec ce que cela supposait de culture, d'ouverture multidisciplinaire. Les revues étaient un des lieux naturels de ces rassemblements. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, les élites sont diverses, voire éclatées, avec pour chacune d'entre elles des points de vue partiels. L'idée d'une vue d'ensemble leur est inconnue. Ce qui conduit les gens à se demander : « Mais sur quelle planète vivent-ils ? » C'est l'une des menaces les plus fondamentales pour la démocratie : l'incapacité à l'intelligence générale provoque chez les citoyens le sentiment que la décision politique est abstraite, stratosphérique, déconnectée de leurs préoccupations.



Marcel Gauchet.



Pierre Nora.

Philosophe et historien né en 1946, MARCEL GAUCHET a d'abord été influencé par le marxisme et le philosophe Claude Lefort, avant de se rapprocher de la gauche réformatrice. L'historien François Furet le fait ensuite entrer au centre de recherches Raymond Aron, au sein de l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Il a publié deux œuvres majeures : « le Désenchantement du monde » (Gallimard, 1985) et « l'Avènement de la démocratie » (Gallimard, tome 4 en 2017). Il est aussi l'auteur de la formule « fracture sociale », reprise par Emmanuel Todd, puis par Jacques Chirac dans sa campagne présidentielle de 1995.

Les Français sont-ils devenus incultes?

Ce sont les élites qui sont incultes! Les Français, on ne leur a jamais demandé d'être cultivés. La culture suppose un haut niveau d'éducation qui n'est, malheureusement, pas donné à tous. Elle requiert du temps, de la curiosité et des moyens d'accès. En principe, le numérique aurait dû généraliser cet accès. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce n'est pas parce que les moyens existent qu'ils sont utilisés. La vérité est que les élites dirigeantes sont déculturées.

Quelles sont les causes de cette déculturation?

Une révolution culturelle qui ne dit pas son nom. Qu'est-ce qui compte aujourd'hui ? La technique, l'économie et le droit. Bref, des savoirs opérationnels. La culture générale est évacuée au prétexte qu'elle sélectionne le bourgeois. On parle désormais de « société de la connaissance » pour désigner l'assemblage de ces savoirs opératoires qui enferment leurs professionnels dans leur compétence à chacun. Ce qui va très bien avec l'individualisme ambiant où chacun s'occupe de lui-même. L'idée classique de la citoyenneté, qui suppose un certain nombre de lumières sur les questions diverses que soulève le gouvernement d'une société, a fait son temps.

Nous n'avons pas parlé des intellectuels...

Si par « intellectuel » vous entendez une personne qui intervient dans la discussion publique sur la base d'une oeuvre reconnue, je crains que cette figure ne soit bel et bien morte et enterrée. Aujourd'hui, c'est la célébrité qui fait autorité, et le showbiz en a forcément plus que les gens de plume.

Le format de la revue est donc mort?

Entendons-nous : pour un type de revue, la revue généraliste non militante, oui. Les revues de combat, celles destinées à une famille de pensée, demeureront. Michel Onfray fait un tabac avec « Front populaire » parce qu'il défend une cause. Ce n'était pas notre objet. Nous ne voulions que servir l'intelligence collective dans un esprit pluraliste. C'est ce format-là qui est mal en point.

Avez-vous pensé à lancer une revue numérique?

Nous avons envisagé l'hypothèse pour l'exclure, puisque précisément l'observation montre le rétrécissement particulariste du travail intellectuel que favorise le numérique.

Peut-on penser en dehors du support papier?

Je me pose cette question depuis très longtemps. Je ne prétends pas avoir une réponse définitive, mais je constate que la production numérique reste de l'ordre d'un « underground ». En clair, un espace privé où ce qui est publié ne compte que pour ceux qui le lisent à l'instant T. Le papier reste pour des raisons mystérieuses le support de la vie proprement publique : ce qui y est publié compte pour tout le monde, même pour ceux qui ne lisent pas. Cette circulation très spéciale de la lecture offerte identiquement à tout le monde donne le support d'une vraie discussion publique. Il est d'ailleurs frappant de voir que tous les auteurs qui ont acquis un début de notoriété sur le Net s'efforcent, à un moment ou à un autre, de passer à cette existence publique que procure le papier. Le livre en librairie reste le vrai livre. Le papier donne un poids dans la circulation des idées collectives que le numérique ne donne pas.

UN LIEU DE POUVOIR INTELLECTUEL

« "Le Débat", parce qu'en France il n'y en a pas. » Le premier numéro du « Débat », en mai 1980, donne le ton de ce que souhaite être cette nouvelle revue lancée au sein de la maison Gallimard par l'historien Pierre Nora, bientôt rejoint par Marcel Gauchet et Krzysztof Pomian. Moquant les « discours usés, insoucieux de se mesurer les uns aux autres », cet attelage prend acte de la fin des grands récits idéologiques. Sans surprise, la revue sera immédiatement accusée de légitimer le consensus mou favorisant les puissants. Régis Debray racontera plus tard s'être méfié de « l'intimidation montante, celle de l'arrogant aronien grimant sur les épaules de Soljenitsyne pour introniser la libre entreprise ». « Le Débat » s'attire vite des adversaires. « Les quelques pavés lancés lors du numéro inaugural provoquent des tensions parmi les ténors en vue du monde intellectuel », rappelle l'historien François Dosse dans « la Saga des intellectuels français ». Jean-Paul Sartre, figure de l'intellectuel engagé, meurt en avril 1980, au moment du lancement de la publication. Comme « le signe d'une relève », a le malheur de glisser Pierre Nora à un journaliste : toute l'équipe des « Temps modernes » est révoltée. Michel Foucault et Pierre Bourdieu ne sont guère plus enthousiastes... Le premier menace de quitter Gallimard, le second fait retirer la revue des présentoirs de l'EHESS. Quant à Raymond Aron, il craint que ce nouveau titre ne concurrence « Commentaire », lancé deux ans auparavant. Quelques mois plus tard, en 1981, un article de Claude Lévi-Strauss (« Le métier perdu ») déclenche la querelle de l'art contemporain. « Le Débat » trouve son rythme de croisière et devient l'un des bastions du pouvoir intellectuel. Au point d'apparaître, aux yeux d'une gauche radicalisée, comme le symbole d'un certain virage à droite : en 2002, l'essayiste Daniel Lindenberg cite ainsi Marcel Gauchet dans son livre sur les « nouveaux réactionnaires ». Et lorsqu'en 2014 Gauchet est invité aux Rendez-vous de l'Histoire de Blois, sur le thème « les Rebelles », l'écrivain Edouard Louis et le philosophe Geoffroy de Lagasnerie osent demander : « Contre quoi Gauchet s'est-il rebellé dans sa vie? », l'accusant d'avoir « publié dans "le Débat" tout ce que la France compte d'idéologues

réactionnaires ». Malgré ces polémiques, la revue aura publié les plus grands noms de la pensée moderne. La place dont nous disposons nous contraint à n'en citer qu'une poignée : Jean-Pierre Dupuy, Simon Leys, Tzvetan Todorov, Milan Kundera, Mona Ozouf ou encore Edgar Morin. C. B. et R. N.

En 1980, Pierre Nora et vous-même critiquiez la pesanteur intellectuelle imposée par les idéologues des années 1970. Aujourd'hui, vous moquez « l'intransigeance impérieuse » d'une nouvelle radicalité que vous qualifiez de « néogauchiste ». Que recouvre-t-elle ?

Des segments du féminisme, de l'écologisme, de l'animalisme, du décolonialisme... Ce sont des radicalités d'attitude ou de posture, plutôt que des radicalités théoriques. Elles reflètent l'individualisme contemporain, qui affirme son point de vue plutôt que de le développer. Le débat d'idées est évacué au profit des excommunications morales. Cela étant dit, ces dénonciations ne s'accompagnent pas, comme c'était le cas dans les années 1970, d'une volonté de faire taire toute opposition. Il y a un concert de radicalités. Une polyphonie ou une cacophonie, selon ce que vous en pensez...

Vous semblez dénier à ces mouvements toute profondeur intellectuelle...

Ce sont des engagements moraux, qui n'ont ni le souci de convaincre ni celui d'étayer leur véhémence par une vision théorique véritablement élaborée.

N'est-ce pas plutôt la victoire posthume de votre vieil ennemi, Michel Foucault ?

Premièrement, je n'ai jamais eu l'idée de regarder Michel Foucault comme un « ennemi », mais comme un esprit de grand talent à qui je n'avais à reprocher que de proposer des analyses fausses. Et en second lieu, j'ai assez d'estime pour son exigence intellectuelle pour penser qu'il serait peu enthousiaste à l'égard de ses nouveaux disciples. Le néofoucauldisme mal digéré qu'on applique à tous les sujets, de la colonisation au genre, ne le ravirait pas. Je ne confonds pas son oeuvre avec la traque des traces de la « domination » ou du « biopouvoir » menée à tort et à travers sans jamais se questionner sur la pertinence de ces concepts. Les sujets comme la colonisation ou le genre sont d'immenses chantiers intellectuels qui mériteraient d'être problématisés de façon spécifique sans que l'on y plaque maladroitement la même grille d'analyse.

Le féminisme se renouvelle : prenez la notion d'intersectionnalité...

Vous pensez que Simone de Beauvoir ne savait pas que les femmes noires aux Etats-Unis étaient plus maltraitées que les Blanches? Non, vraiment, on ne fait que remettre au goût du jour ce qui a déjà été dit. Ce qui est nouveau, et ce qui me frappe, c'est le style. Ce sont des styles politiques plutôt que des pensées politiques. Un style fait d'invectives morales plutôt que d'argumentations étayées.

Dans ce numéro anniversaire, il n'y a qu'un seul article sur l'écologie. Par ailleurs, ajouteraient certains ou certaines , les contributeurs sont très largement masculins.

Selon vous, l'attention à la question féministe se juge au nombre de contributions féminines ?



Dès le lancement du « Débat », vous annoncez rassembler une communauté d'exigence plutôt que d'opinion. Et, dès le lancement, on vous a accusé de dissimuler sous cette déclaration d'ouverture des orientations politiques précises.

Nous visions le pluralisme intellectuel et un style de vie intellectuel caractérisé par le fait qu'on peut discuter de tout. Il n'y a pas de sujet tabou ni de gens maudits a priori. Comme les postures radicales se définissent à l'opposé par le refus de la confrontation avec ce qui n'est pas elles, cela limite le territoire. En termes politiques, on peut dire qu'effectivement nous avons occupé un espace qui va de la droite à la gauche démocratiques, ou, si vous préférez, du

centre droit au centre gauche, avec, Dieu merci, toutes les exceptions possibles.

Ces dernières années, vous avez pris des positions plus tranchées sur la laïcité ou l'immigration. Vous avez, personnellement, signé l'appel du « printemps républicain », par exemple.

Mes positions personnelles n'engagent que moi et ne m'empêchent pas de faire place à d'autres thèses que les miennes. Nous avons publié, dans la revue, tout comme dans la collection qui en est l'émanation, des textes qui vont dans des sens totalement différents. Mais l'esprit stalinien est toujours vivace et, régulièrement, on nous accuse d'avoir publié untel ou untel, sans jamais parler du fond. Vrai, faux, pertinent, éclairant ? Pour nous, ce sont les seules questions qui comptent.

Quelles sont les controverses connues ou oubliées qui prennent le plus de relief lorsque vous pensez à ces quarante années?

Je suis incapable de vous répondre parce que je n'ai jamais posé le problème dans ces termes. Certains numéros ont eu plus d'échos que d'autres. Je pense par exemple à l'article de Lévi-Strauss qui a déclenché la querelle de l'art contemporain. Mais pour moi « le Débat » est un ensemble homogène. J'ai le sentiment que nous avons eu, avec Pierre Nora et Krzysztof Pomian, une attitude très constante et une exigence permanente, qui étaient d'éclairer les grandes césures historiques : la victoire de Mitterrand pour la France, la chute du Mur, l'Europe, le terrorisme, etc. Même si, bien sûr, il y a des articles que je regrette d'avoir publiés. Lorsque l'on fait une revue, on commande des textes à des auteurs, et l'on est parfois déçu du résultat. C'est le jeu. Je crois que nous pouvons être très fiers, en revanche, d'avoir combattu l'insularité intellectuelle. Nous avons mis un point d'honneur à nous faire l'écho de ce qui se fait vraiment à l'étranger, et pas seulement des succédanés de la French Theory. Nous avons défriché de nombreux sujets : dès les années 1980, nous parlions des droits de l'animal, par exemple. Nous avons aussi essayé d'amener, très tôt et sans succès, une discussion rigoureuse sur l'avenir de l'école et de l'éducation. Enfin, nous avons abondamment traité de l'un des traits les plus déterminants de ces quarante années écoulées : la montée de l'individualisme, et la façon dont cette trajectoire a recomposé toutes les institutions. Les numéros dont je suis le plus content sont parfois passés totalement inaperçus : je pense à deux dossiers consacrés aux médias. Plutôt que de nous arrêter à une critique sommaire du type « C'est Xavier Niel qui est derrière », nous avons essayé de comprendre finement quels sont les biais de ce monde. Nous avons même interviewé Jean-Luc Delarue, qui s'était très bien défendu !

A vous écouter, il n'existe plus de lieu où penser...

Il en reste. Mais la tendance est à la réduction de la vie intellectuelle proprement dite à la

clandestinité. L'université est stérilisée par l'hyperspécialisation. De temps en temps, les think tanks produisent des travaux intéressants, même si l'on est souvent davantage dans le « tank » que dans le « think ». Notre société est mue par un idéal d'automatisation : on a besoin de mécaniciens, d'experts, pour graisser les rouages, mais l'intelligibilité de l'ensemble, de l'histoire profonde de nos sociétés et de leur destination, est évacuée. Nous comptons bien maintenir la flamme, mais il faut partir de ce constat